Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 99 (1991)

Buchbesprechung

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 24.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Comptes rendus

Aspects du Patrimoine vaudois 1990, Lausanne, Société d'Art Public, 1990, 104 pages, illustrations. Publication dirigée par Pierre Bolomey.

Ce volume richement illustré veut et réussit à donner un aperçu des réalisations récentes visant à conserver le patrimoine architectural. Il s'ouvre par un hommage à Marguerite Burnat-Provins, fondatrice de la Ligue pour la Beauté, plus connue depuis sous le nom de *Heimatschutz*. Archéologues, historiens de l'art, architectes, historiens, présentent quelques-uns des trésors de ce canton: fraîchement sortis de terre, comme les mausolées d'Avenches ou les tombes de La Tour-de-Peilz, restaurés comme les statues de la cathédrale ou les peintures de l'Église de Lutry, sauvés de la démolition comme le marché couvert de Montreux, heureusement transformés comme les Galeries du Commerce à Lausanne (et ces six exemples ne sont qu'un échantillon). Les résultats font honneur à ceux qui se battent pour notre patrimoine sans tomber pour autant dans l'immobilisme. Il reste des combats à mener: ce livre montre que la cohabitation est possible entre constructeurs (le livre s'achève sur quelques réalisations d'architecture contemporaine, que l'on peut ou non apprécier) et passionnés des vieilles pierres, lorsqu'ils sont amateurs de beauté.

Lucienne Hubler

Viviane DURUSSEL, Jean-Daniel MOREROD, *Le Pays de Vaud aux sources de son Histoire*, Lausanne 1990, 224 pages, Éditions Payot.

La collection *La Mémoire du lieu* s'est enrichie d'un nouveau volume qui apporte une contribution importante à la diffusion de l'histoire du Pays de Vaud au Moyen Âge.

Les auteurs ont opéré une excellente sélection de textes éclairant différents aspects de la vie médiévale, textes qu'ils ont traduits avec précision et bonheur.

Aujourd'hui, la nature de ces écrits, rédigés en latin et comportant un certain nombre de mots appartenant à l'époque et à ses usages, interpose un écran entre le lecteur et la source originale; le latin n'est plus la langue de communication universelle qu'il fut alors. Ce livre fait franchir élégamment l'obstacle.

Les auteurs ont choisi et dans le temps, nous conduisant de l'apparition d'Avenches à l'époque romaine, à la guerre de Lausanne au XIIIe siècle, et dans la diversité des matières, nombre de textes évocateurs; signalons-en

quelques-uns pour mieux montrer le chatoiement de l'éventail: l'arrestation de la reine Brunehaut à Orbe, en 613; la visite du pape Léon IX à Romainmôtier, en 1050; l'Antéchrist de Lausanne (c'est l'évêque Bouchard, véritable homme de guerre, meneur de troupes et chancelier de l'empereur Henri IV, tué au combat en Saxe, en 1089); Barthélemy de Grandson qui devient évêque de Laon, en 1113; l'excommunication des anguilles du Léman, histoire édifiante qui se racontait au XIIIe siècle.

Tous ces textes sont pleins de suc et de sève, et permettront au profane de se faire une idée autre du Moyen Âge, plus animé, plus coloré, plus divers qu'il ne le pense d'ordinaire.

Nous soulignerons enfin la présentation très avenante de l'ouvrage et son illustration judicieusement choisie. Voilà de la saine culture historique merveilleusement transmise à notre fin de XXe siècle, privilégiée par ses moyens modernes de publication.

Jean-Pierre Chapuisat

Stefan JÄGGI, *Die Herrschaft Montagny von den Anfängen bis zum Übergang an Freiburg* (1146-1478), in *Freiburger Geschichtsblätter* 66, 1989, pp. 7-357.

Depuis un demi-siècle, l'étude des seigneuries du Pays de Vaud médiéval ou touchant le territoire du canton actuel s'enrichit lentement, mais sûrement. Après les travaux de M. Georges Rapp sur Prangins en 1942, de M. Olivier Dessemontet sur Belmont en 1955 et de Mme et M. Kathrin et Ernst Tremp-Utz sur Vuissens en 1979-80, voici maintenant la thèse bienvenue de M. Stefan Jäggi, archiviste à Lucerne, sur Montagny.

Le premier volet (chapitres 1 à 5) développe l'évolution historique dont les principales étapes sont la constitution de la seigneurie entre 1127 et 1146 par les Zähringen au profit d'une branche des seigneurs de Belp, l'intégration complète dans le giron savoyard en 1277, la transformation en châtellenie en 1405 et l'acquisition par Fribourg en 1478. Il situe le rôle joué par la famille de Montagny, maintenant dans un premier temps d'étroits contacts du côté alémanique, mais bien intégrée par ses alliances avec les principaux dynastes romands, vassalisant la petite noblesse voisine (entre autres les familles de Prez, de Châtonnaye, de Villarzel et d'Oleyres), fournissant deux baillis de Vaud et divers ecclésiastiques (johannites, clunisiens, chanoines de Toul et d'Avignon), ... avant de décliner et de s'éteindre aux alentours de 1500. Par son ascension suivie de revers et regains de fortune, ses régences, ses guerres, ses endettements, sa politique patrimoniale, sa participation aux affaires régionales, sa turbulence même (meurtre d'un moine de Payerne), elle présente de multiples facettes caractéristiques de l'aristocratie d'alors. Fait curieux, après sa déchéance, elle procura même les deux derniers châtelains savoyards de son ancienne seigneurie!

Différents thèmes constituent la seconde partie (chapitres 6 à 11). L'auteur commence par évoquer les relations de la seigneurie avec ses voi-

sins, l'abbaye cistercienne d'Hauterive, l'évêque et le chapitre de Lausanne, le prieuré et la ville de Payerne, ainsi que la ville de Fribourg dont le poids se fait toujours davantage sentir jusqu'à l'absorption. Une imposante série de terriers dès 1294 et de comptes seigneuriaux dès 1340 permet de suivre l'évolution administrative, avec le passage des anciennes structures féodales à la châtellenie de type savoyard et ses fonctionnaires prélevant les redevances et exerçant la justice, de cerner l'apparition de l'autonomie communale, puis d'appréhender l'aspect économique (parts respectives de l'agriculture, de l'élevage et de l'artisanat, passage de la perception directe des redevances au fermage de celles-ci), enfin d'aborder les structures sociales, marquées notamment par l'émancipation progressive de la taille au XIVe siècle. L'on passe alors à l'étude du château et du bourg, bâtiments, population et clergé.

Le chapitre 12 résume les conclusions de l'auteur. Il est suivi d'une traduction en français par les soins de MM. Frédéric Yerly et Nicolas Morard. L'ouvrage, agrémenté de 31 tableaux, de 17 cartes, de graphiques et de photographies, est complété par diverses annexes comprenant notamment une présentation des monnaies, poids et mesures, un tableau généalogique et un commentaire analytique des sources et de la bibliographie. Enfin, un index clôt utilement cette œuvre.

M. Jäggi nous offre un travail solide et bien étayé, couvrant un vaste champ documentaire[1]. Sa contribution met une fois de plus en relief l'importance considérable des Archives d'État de Turin pour notre pays.

Pierre-Yves Favez

Anne RADEFF, *Vie et survie des forêts du Jorat, du Moyen Âge au XIXe siècle,* in *Les Cahiers de la Forêt Lausannoise*, N° 6, Lausanne 1991, publié sous les auspices de la Direction des finances et du service des forêts, 50 pages, cartes, illustrations, glossaire et bibliographie.

Le sixième numéro des *Cahiers de la forêt lausannoise*, publié sous les auspices du Service des forêts, domaines et vignobles de la Ville de Lausanne, consacre une passionnante étude d'Anne Radeff à la: *Vie et survie des forêts du Jorat du Moyen Âge au XIX^e^siècle*. L'auteur y vulgarise avec pertinence l'évolution de l'espace joratois, victime de pratiques agraires extensives et de mouvements de populations ponctuels.

Pour inquiétante qu'elle soit, la dégradation actuelle des forêts est sans commune mesure avec celle observée par nos ancêtres. L'intitulé même de cet article – «Vie et survie» – insiste précisément sur cette succession de

[1] Rares sont les éléments qui semblent lui avoir échappé. Je pense par exemple aux recherches demeurées manuscrites de M. Dessemontet sur la famille de Villarzel (ACV, P Dessemontet 10 et 11) pour son développement pp. 82-84.

cycles alliant destruction et reconstruction. Pour étoffer cette démonstration, Anne Radeff regroupe, présente et analyse les documents cartographiques. En 1595, Elie Moléry, pasteur plus amateur de grands crus et de géographie que de théologie, dessine la première carte du Jorat de Sainte-Catherine à Corcelles et Montpreveyres. Il a été suivi entre 1650 et 1680 par les Bourguignons Pierre et Jean-Philippe Rebeur, père et fils, experts en «l'art commissarial» auxquels nous devons les premiers plans cadastraux lausannois. Abraham de Crousaz, patricien passionné de géographie, tirera une notoriété certaine de la carte du bailliage de Lausanne, réalisée vers 1678.

Au XVIIIe siècle deux géomètres vaudois de talent, Antoine-Michel Gignillat et Sébastien Melotte, réalisent les plans cadastraux de Lausanne et de ses prolongements joratois entre 1720 et 1730. De la précision de leur arpentage et de leur sens aigu du détail naît sous nos yeux un paysage varié et contrasté: terres ouvertes sur sol défriché à l'excès à Epalinges, beaux domaines harmonieux et bien proportionnés vers le Mont et Cugy, petit parcellaire et exploitations fortement morcelées vers Belmont et Savigny, voici la région traversée par la route de Lausanne à Berne, axe de transit entre l'Europe du Sud et les Allemagnes au travers des forêts dévastées, parsemées de ruisseaux accolés de scies, moulins, forges et tuileries.

Au XIXe siècle, le développement considérable des surfaces forestières apparaît au travers d'une carte d'Edmond Daval, fils d'un botaniste écossais, inspecteur cantonal des forêts de 1858 à 1860.

Six cartes de synthèse et seize figures condensent trois siècles d'évolution forestière.

Anne Radeff ne peut renier son goût et ses capacités à traiter des problèmes de géographie historique: l'exploitation approfondie des documents d'archives débouche sur une fresque de géographie humaine et économique, alors que la cartographie historique permet d'établir la genèse de ce paysage. Habitat groupé et fortement structuré par les contraintes agricoles jusqu'au XIVe siècle comme à Peney-le-Jorat et Froideville, habitat dispersé à Forel et Savigny crée par des agriculteurs-pionniers au bord de «moilles» ou «d'esserts», voici que les coups de hache dévastateurs et la dent des bestiaux ouvrent la voie à la culture des champs et à l'élevage de Verschez-les-Blanc à Épalinges, et du Mont-sur-Lausanne à Cugy.

Si la Ville de Lausanne, principale bénéficiaire de ces coupes s'en émeut assez tôt, il faudra attendre la conquête bernoise et sa politique de protection forestière, prolongée par l'effort incessant du nouveau canton pour sauver cette forêt qu'un mal insidieux menace à nouveau.

L'espace vaudois est depuis 1960 l'objet d'études prometteuses. Alors que'Éric Vion et ses chercheurs font surgir d'une analyse multidisciplinaire un paysage routier très différent de celui connu aujourd'hui, Georges Nicolas-Obadia, le premier, établit patiemment des cartes de synthèse de l'occupation du sol – de la préhistoire à nos jours – tout en puisant dans les éléments statistiques et historiques des éléments susceptibles de percevoir les régions vaudoises dans une perspective dynamique.

Anne Radeff s'inscrit entre ces deux démarches et cette synthèse joratoise vient à son heure. Notre propos n'est pas de porter la critique sur des points de détail mais plutôt de relever les qualités profondes de cette recherche. Sous une plume alerte et concise, L'auteur plante des jalons solides, points de départ pour de fécondes recherches futures.

Un glossaire des termes techniques et une bibliographie sommaire, agrémentés d'une iconographie champêtre, encadrent cette passionnante lecture, propre à ravir les amoureux de la nature, comme les historiens les plus exigeants.

Robert Pictet

Anne-Marie PIUZ, Liliane MOTTU-WEBER, *L'Économie genevoise, de la Réforme à la fin de l'Ancien Régime XVIe-XVIIIe siècles*, préface de Jean-François Bergier, avec la collaboration d'Alfred Perrenoud, Béatrice Veyrassat, Laurence Wiedmer et Dominique Zumkeller, Genève 1990, Georg et Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève, 668 pages, illustrations, 85 francs.

Le volume dirigé par Anne-Marie Piuz et Liliane Mottu-Weber est un hommage à un précurseur, Antony Babel, et la preuve que les élèves sont dignes du maître. Ils forment ce que l'on pourrait appeler «l'école de Genève»: le produit de leurs recherches se distingue par la clarté de l'exposé, l'absence de jargon, le souci du concret qui n'exclut pas l'abstraction la plus élevée, l'information de première main. Ils présentent ici de manière vivante la structure et la conjoncture de l'économie genevoise. Genève, coupée politiquement de son arrière-pays à la Réforme, va se créer un nouvel espace économique à l'échelle de l'Europe, voire du monde au XVIIIe siècle. Sa rivalité et ses liens étroits avec Lyon, ses relations avec Marseille, avec les protestants des Refuges des XVIe et XVIIe siècles, avec les cantons suisses, lui permettront de jouer un rôle sans commune mesure avec sa faiblesse territoriale.

Les auteurs ont chacun résumé en quelques chapitres le résultat des recherches qu'ils poursuivent depuis plusieurs années. Anne-Marie Piuz présente la ville elle-même, les problèmes des subsistances et du ravitaillement, les espaces commerciaux, la banque. Liliane Mottu-Weber s'attache au secteur secondaire et insiste sur les innovations apportées par les réfugiés. Alfred Perrenoud réussit, derrière une masse de statistiques, à faire revivre le quotidien démographique des Genevois. Laurence Wiedmer se préoccupe des pauvres et de l'assistance. Dominique Zumkeller dépeint le monde rural, la propriété et les relations ville-campagne. Béatrice Veyrassat s'interroge sur le capitalisme genevois, précise ses liens avec la finance du royaume de France, fatals pour nombre de banques genevoises après la Révolution.

Si chaque chapitre peut être lu pour lui-même, les deux responsables ont veillé à l'unité du tout. Une illustration abondante, dont on regrette qu'elle ne soit pas parfois en couleurs, enrichit les textes. De courts extraits de documents ajoutent à l'ouvrage un aspect humain et devraient être appréciés par les lecteurs, en particulier par le corps enseignant. La typographie et la mise en page élégantes, coutumières des publications de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève, parachèvent la bonne opinion qu'on a sur ce livre de poids, au propre comme au figuré. On ne peut que souhaiter, comme Jean-François Bergier, pouvoir lire la suite, soit l'histoire de l'économie genevoise aux XIXe et XXe siècles. Les historiens genevois n'ont pas hésité à tenter une synthèse: il reste des domaines encore inexplorés, mais le résultat est probant. L'on rêve d'avoir des ouvrages de ce type pour les autres régions de la Suisse.

Lucienne Hubler

Guy SAUDAN, *La médecine à Lausanne du XVIe au XXe siècle*, Éditions du Verseau, Lausanne 1991.

Ce n'est qu'après avoir lu les 273 pages de cet imposant ouvrage que l'on saisit réellement le sens de son titre. Étude historique sur la Faculté de médecine de Lausanne? Histoire de la médecine vaudoise? Catalogue de l'exposition consacrée à l'histoire de la médecine et dont l'inauguration coïncide avec la parution de ce livre? Ce n'est pas un seul de ces thèmes, mais les trois réunis qui servent de canevas au texte.

La synthèse de G. Saudan est remarquable et son développement est suivi par le lecteur avec un intérêt soutenu. Il part du XVIe siècle, car on ne possède que peu de renseignements sur les périodes antérieures. Les Vaudois étaient-ils alors en meilleur santé ou plus malades que les autres habitants de l'Europe? (Une curiosité: Calmeil mentionne dans son œuvre monumentale parue en 1845 à Paris, la «folie des Vaudois» du XVe siècle comme une particularité en Europe).

Cela n'a pas dû être facile pour G. Saudan de marcher sur les traces de E. Olivier, père de l'histoire de la médecine vaudoise. Il faut aussi relever que la littérature sur l'histoire médicale de ce canton est considérable. L'auteur a pleinement réussi à mettre en valeur les points cruciaux de cette histoire et à les délimiter, tout en les mettant en parallèle avec le développement de la médecine en Europe. Il a ainsi évité le risque de faire de son texte un patchwork.

Les différences entre chaque période de développement sont bien exposées. On y observe les liens existants entre les événements politiques, les progrès du savoir et l'apparition d'éminentes personnalités. La présentation de ce que l'auteur nomme la «médecine triomphante» d'avant la première guerre mondiale est particulièrement impressionnante. De grands méde-

cins, comme C. Roux, personnifient cette période. Autre étape intéressante: la description, à partir de 1960, d'une nouvelle époque qui est l'impression du déclin de cette «médecine triomphante». Des critiques et des doutes sont de plus en plus formulés à l'égard de la médecine. Par ailleurs, force est de constater que la médecine dépend de moins en moins de la personnalité des médecins et de plus en plus des décisions de planification de l'État et qu'elle subit aussi l'influence des médias.

Il convient encore de relever qu'en tant que non-.médecin, il était particulièrement périlleux pour G. Saudan d'aborder les temps modernes. De nombreux lecteurs ont en effet assisté aux développements des dernières décennies. Comment mettre l'accent sur les progrès sans évoquer les critiques? Quelles citations faut-il mentionner, quels faits et quelles personnalités citer ou non? L'auteur s'avère ici un observateur et un commentateur pleinement impartial. Et ce qui était valable pour le reste du livre, l'est aussi pour les derniers chapitres: prise en considération minutieuse des sources existantes, documentation exemplaire et sans lacune, interprétation sans parti pris des faits.

Il ne fallait certes pas attendre d'un tel livre des découvertes étonnantes sur l'histoire de la médecine. Le but était de dresser un panorama synthétique, but qui a été atteint. Le lecteur est d'autant plus ravi de découvrir ça et là des petites perles ou des détails qui n'avaient pas encore été mentionnés dans la littérature (cf. par exemple A. Forel). C'est comme si de simples petits morceaux de mosaïques commençaient à s'illuminer.

Le format un peu inhabituel de ce volume s'explique aisément par la richesse des illustrations, qui ne sont pas toujours présentées de manière chronologique.

Pour terminer, disons qu'il s'agit d'un ouvrage finement ciselé, écrit avec élégance et qui répond aux plus hautes exigences.

Christian Müller

Roland WETTER, *Histoire du méthodisme wesleyen en Suisse romande, Opus 1: les origines*, Lausanne 1989, 287 pages.

L'auteur présente ici le premier tome de son travail consacré à l'histoire d'un mouvement religieux qui, s'il est resté minoritaire chez nous, n'en a pas moins exercé une profonde influence au moment du Réveil: l'étiquette de «méthodiste», accrochée alors aux divers milieux en marge de l'Église officielle, en témoigne éloquemment. Il consacre du reste les pages 105 à 110 à cette question.

Dans un premier temps, Roland Wetter développe l'origine du mouvement en Angleterre au XVIIIe siècle sous l'impulsion de Wesley, puis son développement dans le monde, pour se pencher ensuite sur l'état religieux dans les cantons de Vaud et de Genève au début du XIXe siècle. Le renou-

veau religieux vaudois de 1810 à 1840 occupe la seconde partie. Il convient de constater que l'expression de «Suisse romande» est, pour le premier tome tout au moins, limitée à la région lémanique: même si le secteur protestant est seul concerné, il n'y est question ni de Neuchâtel, ni du Jura bernois.

Dans son souci de tendre de plus près à l'objectivité, dont il marque cependant les limites dans son avant-propos, l'auteur laisse abondamment parler les sources. On peut toutefois regretter qu'il se soit contenté, pour ce qui concerne les sources manuscrites, des seules archives de la Mission méthodiste: d'autres fonds, dans les dépôts publics, auraient pu compléter son information. L'histoire n'est pas qu'événementielle; les aspects théologiques sont également abordés et les traités d'édification, par exemple, sont analysés. Un certain nombre (insuffisant) de notices biographiques, dans les notes infrapaginales, apporte un éclairage complémentaire bienvenu. Mais toutes les personnes citées en notes ne sont pas reprises dans l'index regroupant noms et matières, dans lequel on aurait apprécié de trouver les prénoms au complet!

Regrettons encore pour terminer la diffusion trop restreinte de cette publication, qu'il n'est plus possible de se procurer, bien que soutenu par le Fonds national suisse de la recherche scientifique.

Pierre-Yves Favez

Claude ALTERMATT, *Les débuts de la diplomatie professionnelle en Suisse (1848-1914)*, Études et recherches d'histoire contemporaine 11, Fribourg: Éd. Universitaires, 1990.

Malgré le début de la parution des *Documents diplomatiques suisses* depuis 1979, les études sur les relations extérieures de la Suisse durant l'époque contemporaine restent rares. En ce sens, la tentative de synthèse que propose Urs Altermatt vient combler un vide historiographique important[1] pour une période (1848-1914) qui voit la lente intégration de la Confédération dans l'Europe des nations et le monde des empires. La démarche de l'auteur est double: d'une part, démystifier l'image traditionnelle d'une diplomatie suisse ne cherchant qu'à défendre une indépendance et une neutralité séculaires, d'autre part saisir le développement de la politique extérieure de la Confédération, déchirée entre son «particularisme républicain» et l'adaptation à un système moderne importé de l'étranger.

[1] Il faut citer néanmoins l'état de la question fait par Yves COLLART, Marco DURRER et Verdiana GROSSI, *Les relations extérieures de la Suisse à la fin du XIXe siècle. Reflets d'une recherche documentaire*, in *Études et Sources*, n° 9, Berne 1983, pp. 35-126.

L'ouvrage est composé de trois parties essentielles. La première, la plus détaillée, décrit la mise en place d'un appareil diplomatique suisse qui comprend 11 légations en 1914. Lors de la création de l'État fédéral, le Département politique croit pouvoir renoncer à un réseau dense de représentations diplomatiques, se contentant de reprendre les deux postes que la Diète avait eu le soin de conserver, à Paris et à Vienne. En 1860, une légation est installée à Turin malgré les fortes réticences d'une grande partie du Parlement qui considère que ces fastes ostentatoires sont inadaptés à l'esprit démocratique helvétique, le système consulaire pourvoyant par ailleurs largement aux intérêts nationaux à l'étranger. Un tournant s'opère en 1867 avec l'accréditation d'un nouvel agent à Berlin: le Conseil fédéral réalise qu'il ne peut plus se permettre de rester à l'écart du jeu diplomatique alors que l'industrie d'exportation notamment est en quête de nouveaux marchés dans une économie européenne en pleine expansion. Avec la dépression des années 1870 puis la montée du protectionnisme, les milieux économiques se font toujours davantage entendre réclamant une meilleure organisation des consulats; le conseiller national et futur conseiller fédéral Comtesse déposera une motion en 1886 invitant les autorités à examiner «s'il ne serait pas utile aux intérêts du commerce et de l'industrie d'instituer, dans certains pays, des consuls de carrière chargés de veiller à nos intérêts commerciaux et de recueillir tous les faits et renseignements pouvant intéresser le développement de nos exportations[2]».

Ces différents élans vont néanmoins se heurter durant cette même période à l'opposition d'une partie de l'opinion suisse. Altermatt consacre ainsi le deuxième volet de son étude à l'analyse de ce sentiment anti-diplomatique qui se manifeste lors de deux votations populaires: l'une en 1884 voit l'aboutissement d'un referendum s'opposant à un crédit exceptionnel octroyé à la légation nouvellement créée de Washington, l'autre en 1895 rejette un projet de loi sur la représentation de la Suisse à l'étranger. Ces mouvements d'opposition, menés par les catholiques dans un premier temps puis relayés par des fédéralistes purs et les milieux conservateurs paysans, s'en prennent aussi bien au coût d'installation des légations qu'à la constitution d'un corps bureaucratique professionnel voulant acquérir la main mise sur la politique étrangère de la Confédération.

La dernière partie, la plus sommaire, propose une analyse sociologique du monde de la Carrière en présentant notamment les notices biographiques des différents chefs de mission en fonction jusqu'à la veille de la Première Guerre mondiale.

---

[2] Claude ALTERMATT, *op. cit.*, p. 104.

On peut regretter à cet égard que l'approche de l'auteur se focalise aussi étroitement sur l'histoire des hommes et des institutions en négligeant par trop le contexte économique, principalement les questions douanières et commerciales. Plusieurs questions essentielles laissent le lecteur sur sa faim de par le peu de poids accordé à la situation particulière de la Suisse dans le contexte international à cette époque: on ne comprend pas vraiment les raisons de l'attachement à l'ancien système consulaire de la part de la grande majorité des milieux économiques, et ceci jusqu'à la fin du XIXe siècle. Dans le même ordre d'idées, une approche strictement «diplomatique» demeure peu satisfaisante lorsqu'il s'agit d'évaluer, par exemple, les causes du revirement du Vorort en 1904 qui décide alors brusquement de soutenir l'établissement de légations au Japon et en Russie.

Dans cette perspective, la conclusion de l'ouvrage me semble discutable et unilatérale: en effet, l'auteur interprète la mise en place de la diplomatie professionnelle comme l'illustration du passage à une Suisse moderne: «La normalisation des relations diplomatiques de la Suisse traduit l'affrontement de deux phénomènes contradictoires: d'une part, le lent déclin de l'idéologie particulariste du XIXe siècle tout comme l'affaiblissement du mouvement antimoderniste, d'autre part la volonté des élites de moderniser le pays. C'est cette volonté qui l'a finalement emporté[3].» Cette image d'un pays dynamique et victorieux des forces de la réaction me semble devoir être retravaillée par une analyse plus systématique des préoccupations économiques de l'Etat et des principaux groupes d'intérêts suisses.

François Vallotton

Vie criminelle de Pierre Ribotel de Léchelle, dictée par lui-même à un compagnon d'infortune dans les prisons de Payerne en février 1851. Suivi de *L'éternel taulard* par Michel GLARDON, Éditions d'En Bas, 1991, 109 pages.

Nos enfants aiment-ils l'école? Savent-ils pourquoi ils y vont? Le savent-ils mieux que ne le savaient les enfants d'il y a cinquante ou cent ans? En 1851, L.-F Duboux, imprimeur à Payerne, édite une brochure édifiante à l'usage des galopins que tente le buisson: c'est la *Vie criminelle de Pierre Ribotel de Léchelle*, toute une vie gâchée pour quelques détours sur le chemin de la classe.

Michel Glardon, lauréat du prix Jean Thorens de cette année, nous tend un piège multiple en rééditant – et en commentant – ce texte à partir d'une

[3] *Ibid.*, p. 305.

brochure originale apparemment unique. Introduit sans guide dans le labyrinthe de cette existence pleine de fruits défendus, l'innocent lecteur y affronte aussitôt le piège de la curiosité – celle-là même qui incita jadis le «compagnon d'infortune» de Pierre Ribotel à lui soutirer ses mémoires – pour les péripéties concentrées qui en font la trame. Curiosité aussi à l'égard de ces horlogers de Payerne, ces potiers de Morat et autres épiciers de Pontaux, acteurs d'un drame où leur attitude dévoile les rapports du citoyens à l'État de droit, la perception de la légalité au XIXe siècle.

Puis c'est bientôt le piège de l'impuissance que rencontre le lecteur compatissant, puisqu'il ne peut plus rien pour ce vaurien de Fribourgeois d'un autre siècle: ni le sermonner lorsque que la tentation menace d'atteindre à l'irrésistible, ni l'empêcher par la force d'y succomber en commettant ce dont on devine trop bien le coût pénal; ni même le cacher pour une dernière nuit de liberté (de non-détention) avant que ne fonde sur lui le sort douloureux que permettaient les pratiques carcérales de l'époque. Attaché tout nu sur un banc où il reçoit du fouet plombé (à l'âge de onze ans); enfermé dans une tour, sans ses vêtements, *«comme Dieu [l]'avait mis au monde»*(à 17 ans): la pénalité entremêlée de... sadisme (mais comment disait-on autrefois?). Félix Guattari (cité par Glardon) ne voit-il pas dans les comptes rendus d'audience *«le plaisir secret»* qu'y prennent les juges d'aujourd'hui *«avec les histoires lamentables qui font le pain quotidien»* de leur activité.

Finalement, le piège de la sympathie naissante envers ce grand sensible tout remué à la pensée d'avoir détourné les soupçons de la police sur... son propre père, lui aussi emprisonné par la faute de ce rejeton indigne. Et l'on croit trouver quelque apaisement à en finir en 72 pages avec ce «héros» de *«19 ans, 6 mois et douze jours, condamné à passer trente-six années de [sa] vie dans les prisons»* et qui l'a bien cherché. Mais c'est compter sans Michel Glardon qui nous attend à la sortie...

Avec *«L'éternel taulard»*, il nous fait part de ses doutes d'éditeur: publier ou ne pas publier ce texte suspendu à une hauteur indéfinie entre la vérité objective et l'invention pure. Puis son expérience de sociologue et militant du Groupe Action Prison fait surface: quel statut la société accepte-t-elle d'accorder à l'«ancien prisonnier», sinon celui-là justement? La prison doit-elle apprendre à travailler, à endosser ses responsabilités? Ou doit-elle mater le récalcitrant, le mettre hors d'état de nuire? (Un siècle avant Ribotel, Montesquieu remarquait déjà: *«Il y a des criminels que le magistrat punit, d'autres qu'il corrige»;* et l'expertise psychiatrique, demandée quelquefois par les juges modernes, augmente les choix sans les clarifier.)

Enfin, le piège se referme lorsque Glardon révèle les propres sentiments de l'honnête lecteur qui pourtant avait presque réussi à se les cacher à lui-même: malgré la conviction que la loi est faite pour tout le monde, nous ne supportons pas *«la terrible logique qui amène de l'allégresse du délit à l'impitoyable répression»*; nous avons *«envie que Ribotel passe enfin la frontière»* comme il l'annonce maintes fois. Serions-nous victimes d'aspirations aussi séditieuses

qu'inconscientes? Mais si les victimes ne sont jamais entièrement victimes – ni les bourreaux exclusivement bourreaux –, l'éditeur, lui, se montre parfois complice.

Pierre Zweiacker

Marianne ENCKELL, *La Fédération jurassienne. Les origines de l'anarchisme en Suisse*, Saint-Imier 1991, Canevas, 210 pages.

Lorsqu'en 1865 se créent les premières sections jurassiennes de la toute jeune Association Internationale des Travailleurs, les positions idéologiques ne sont pas très bien définies. De l'Adresse inaugurale, on a retenu la dernière phrase: «Prolétaires de tous les pays, unissez-vous!». Pour le reste, on se défend d'être communiste. En avril 1866 encore, les 104 ouvriers réunis à Saint-Imier «ne veulent faire la guerre ni aux patrons ni aux riches» et s'ils cherchent à «réunir tous les ouvriers en un faisceau d'amis», c'est simplement dans le but d'améliorer la condition ouvrière par des moyens moraux et légaux. Les expériences des années suivantes, alliances malheureuses avec les partis bourgeois ou répression de grèves, et un rapide apprentissage intellectuel, notamment par la participation aux premiers congrès de l'AIT et la lecture de journaux ouvriers, vont radicaliser le mouvement. Lorsqu'en 1869, Bakounine prononce au Locle ses fameuses conférences, ses auditeurs sont mûrs pour l'accueillir avec enthousiasme. La seule influence du célèbre anarchiste russe ne «crée» pas le mouvement jurassien, mais, Enckell le remarque pertinemment, elle rencontre un climat favorable.

La scission entre la Fédération romande des sections de l'AIT et la future Fédération jurassienne intervient en 1870. Ce que les Jurassiens rejettent, c'est la politique électorale et la parlementarisme: participer aux gouvernements, c'est cautionner l'État-classe. Le débat, envenimé par des querelles de personnes, ne tarde pas à s'étendre à toute l'AIT et en 1872, au congrès de La Haye, Guillaume et Bakounine sont solennellement exclus. C'est aussitôt après, en septembre 1872, que se réunit à Saint-Imier le premier congrès anti-autoritaire international. Pendant 5 ans, les Jurassiens vont jouer un rôle déterminant à la tête du nouveau mouvement. À la fin des années 1870, l'Internationale auti-autoritaire connaît une rapide dégénérescence. La crise économique, la fatigue des militants, les affrontements avec la police, le retrait politique de Bakounine, l'aggravation de la répression en Italie et en Espagne, autant de raisons qui entraînent dans presque toutes les Fédérations une évolution similaire: le retour de la masse des militants à des formes syndicales, allant parfois jusqu'au compromis de l'élec-

toralisme et, parallèllement, le durcissement d'une minorité purement anarchiste, intransigeante, favorable à la propagande par le fait et à l'action violente.

Tout en retraçant l'évolution de la Fédération, M. Enckell est attentive aux fils d'un écheveau complexe où se mêlent, d'une part, l'évolution interne d'un mouvement en rapport avec des conditions économiques changeantes et, d'autre part, les interférences extérieures, notamment les conflits tant en Suisse – entre Alémaniques et Romands, entre Genevois et Jurassiens – qu'au sein de l'AIT. Elle tente ainsi de rendre la complexité d'un phénomène qu'elle ne prétend pas «expliquer», mais mieux comprendre. Cette simple mise en évidence de facteurs divers mais convergents n'a peut-être pas le brillant de l'explication proposée il y a peu [1] d'une homologie structurale entre une pratique professionnelle et une attitude idéologique; elle me semble pourtant beaucoup plus convaincante.

Alain Clavien

[1] Mario VUILLEUMIER, *Horlogers de l'anarchisme. Émergence d'un mouvement: la fédération jurassienne*, Lausanne, Payot, 1988, 340 pages